



RESEARCH ARTICLE

L'IMMIGRATION COMME LEVIER DE L'ÉCRITURE CHEZ FATOU DIOME

IMMIGRATION AS A LEVER FOR WRITING FOR FATOU DIOME

Binteta Sakpala and Satra Baguissoga
Université de Kara, Togo.

Manuscript Info

Manuscript History

Received: 09 February 2025

Final Accepted: 13 March 2025

Published: April 2025

Key words:-

Writing, Immigration, Racial
Stereotypes, Pretext Effect

Abstract

The present research attempts to understand how, in the writing of the Franco-Senegalese Fatou Diome, the theme of immigration resurfaces and augurs in the reader's mind the crystallization of a scriptural obsession. The making of the narrative in this novelist translates into a kind of palimpsest where, like a hiccup, the theme of immigration and all its corollaries constitute a pretext for her constantly reworked writing. The objective of this study is to demonstrate that the author's navel-gazing attachment to this theme is part of a manifest desire to denounce the societal excesses linked to the vagaries of immigration. The hypothesis of this reflection is that Fatou Diome's fictional work is presented as a mirror that reflects its own mire to contemporary society. This is how the study summons the sociocritical approach to elucidate the behaviors of the characters as well as the social issues that articulate the universe of the stories studied at its "La Préférence nationale", "Le Ventre de l'Atlantique", "Celles qui attendent" and "Inassouvies, nos vies". It emerges from the analysis that the real in Diome's writing lends itself to being read as a joke against the social stereotypes in vogue in contemporary society.

"© 2025 by the Author(s). Published by IJAR under CC BY 4.0. Unrestricted use allowed with credit to the author."

Introduction:-

Une lecture minutieuse de la plupart des œuvres romanesques de la Franco-sénégalaise Fatou Diome laisse apercevoir le resserrement de l'écriture autour de la thématique de la migration. D'abord, émigrer à tout prix reste le désir constant des personnages qui peuplent le sociotexte construit. Ensuite, s'intégrer vaille que vaille dans le pays d'accueil, s'y enraciner en vue de faire son propre bonheur, puis celui des siens restés en Afrique, constitue le summum de l'aventure. On peut parler d'homogénéité thématique dans l'écriture de Fatou Diome dans la mesure où les thèmes de l'émigration/immigration deviennent récurrents. Ainsi, de façon quasi monomaniaque, ces thèmes sont traités dans *La Préférence nationale*, *Le Ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Inassouvies, nos vies*, entre autres. La permanence du sujet nous autorise à penser à une sorte de palimpseste que la romancière n'a de cesse de regratter pour structurer son projet scriptural. L'objectif de cet article est de démontrer que l'immigration sert de levier d'écriture pour la romancière Fatou Diome. Il s'agit de montrer comment, d'une œuvre à l'autre, les affres de la migration, à savoir la confrontation de discours racistes teintés de haine et de raillerie, l'idéalisation à outrance de l'ailleurs, les déboires et difficultés d'insertion ou d'intégration, puis la solitude, sont mis en texte par le récit. Dans cette perspective, notre travail analyse les quatre œuvres évoquées précédemment sous l'angle de

l'approche sociocritique qui permet de comprendre davantage la problématique de l'immigration en corrélant la société du roman et le fléau social réel que vivent les immigrés dans la société de référence, notamment la France. Ainsi, notre étude s'articule autour de quatre axes. Dans un premier temps, nous analysons les traces du discours raciste dans *La Préférence nationale* comme résultantes de la confrontation de l'être du migrant avec son nouveau monde d'accueil. Ensuite, nous nous attachons à la question de l'idéalisation de l'émigration/immigration dans *Le Ventre de l'Atlantique*. Par ailleurs, nous scrutons la cristallisation de cette idéalisation dans *Celles qui attendent*. Enfin, nous montrons comment, dans *Inassouvies*, nos vies, la solitude peut rogner le quotidien de l'immigré et altérer la qualité de vie.

La Préférence nationale : une satire des préjugés racistes

Dans son premier récit romanesque intitulé *La Préférence nationale*, Fatou Diome se place dans la posture d'une écriture pamphlétaire sur les clivages ethnocentristes ou racistes. En effet, ce recueil de nouvelles dont le cadre est l'univers social français, retrace le parcours d'une étudiante d'origine sénégalaise à Strasbourg. Ce qui donne la latitude à l'auteure de refléter les différentes facettes de l'image du Noir telle que perçue la société française. La narratrice évoque, dès son arrivée sur le sol français, son saisissement, son angoisse de devoir s'assumer en tant que Noir dans les rues de Strasbourg pendant l'été :

L'été arriva après s'être fait désirer durant de longs mois. Sans une once de pudeur, il dévoila ses formes. Il s'exprimait avec arrogance dans les beaux corps, et feignait de gêne dans les plus ingrats. Chacun se vit affublé de sa carte d'identité organique. On ne traina plus de manteaux, d'écharpes, de gants et de bottes, mais la totalité de ses origines, sa peau. Certains portèrent la leur comme un trophée, d'autres comme une croix.

Parée de la mienne, je traversai la ville en songeant aux arguments qui pourraient séduire la personne avec laquelle j'avais pris rendez-vous. Il était onze heures et j'allais à un entretien d'embauche pour du baby-sitting. Dans la rue, je marchais vite, mais j'avais l'impression que les gens me regardaient plus que d'habitude. Soudain, j'eus envie d'être invisible. Je me demandais pourquoi ces regards insistants qui semblaient tout à la fois me bousculer et m'interroger. (F. Diome, p. 2001, p. 58-59).

Comme nous pouvons le constater, Satou, se sent jugée par les regards interrogateurs et accusateurs des Blancs, elle sent sa liberté s'effriter, d'où l'usage du morphème « croix » qui évoque la souffrance intérieure, la charge émotionnelle. Malgré son style vestimentaire intégrateur, Satou se sent foudroyée par les regards qui « bousculent » sa quiétude, son assurance. Comme dirait, Jean-Paul Sartre dans *Huis clos*, « l'enfer, c'est les Autres » au travers du regard vicié d'autrui sur soi. Et cette attitude des Blancs vis-à-vis de Satou n'est que la résultante des stéréotypes, jugements sommaires, idées préconçues qui sont attachés au Noir :

Le visage, réceptacle de gènes et de culture, une carte d'immatriculation raciale et ethnique. Voilà donc pourquoi on me regardait tant : l'Afrique tout entière, s'était engouffrée en moi, et mon visage n'était plus le mien mais son hublot sur l'Europe. (F. Diome, 2001, p. 59).

Il faut souligner que les préjugés, qui interfèrent dans les relations entre Blancs et Africains, sont nés depuis la rencontre colonialiste et sont encore d'actualité. Ils peuvent se manifester avec plus d'acuité dans le regard réprobateur que le Blanc porte sur le Noir en situation d'immigration. Car la pensée raciste se nourrit de la peur de l'étranger. D'ores et déjà, nous pouvons en déduire que les préjugés racistes sommeillent en tout homme (blanc ou noir), le racisme latent pouvant resurgir à travers l'expression du visage. Certes, ce type d'agression est non violent, mais dissimulé par le mutisme ou l'acceptation tacite de l'étranger.

Or, comme le mentionne Vincent Jouve (2001, p. 10) dans *La Poétique des valeurs*, le regard se charge de différentes connotations selon le champ de référence :

La codification du regard répond à des critères assez précis. Il y a le « bien regarder » et le « mal regarder », ligne de partage que l'on retrouve dans des domaines aussi variés que la contemplation esthétique, l'enquête policière, l'expédition aventureuse, la survie en milieu hostile, la découverte d'un territoire inconnu ou l'apprentissage de l'enfant faisant ses premiers pas dans la vie. On peut distinguer, quel que soit le champ de référence, le regard licite, le regard stupide et le regard intelligent, le regard angoissé et le regard serein, le regard cruel et le regard aimant, le regard humble et le regard dominant, etc.

À la suite de Vincent Jouve, nous pouvons affirmer que Satou subit un « mal regarder », puisqu'elle est victime d'un regard à la fois illicite, réprobateur et dénonciateur. C'est un regard teinté de mépris hautain et de dédain, un regard

qui semble revendiquer une certaine justice face à l'injustice suppose de la présence de la Nègresse sur le territoire français.

Plus loin dans le texte, au cours de l'entretien d'embauche, la narratrice se rendra compte des mobiles du regard foudroyant porté sur elle par la rue. En effet, Jean-Charles répond à son épouse Géraldine qui lui présente Satou comme la potentielle future baby-sitter de leurs enfants : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ? » (F. Diome, 2001, p. 62).

Le terme « ça » qui désigne la Nègresse révèle plusieurs intentions cachées de cet homme blanc. Ce terme connote une pensée de chosification : Satou est assimilée à la naïveté, à l'idiotie. Ses compétences sont niées avant même qu'elle soit mise à l'essai. C'est l'expression du racisme, du préjugé. Comment une Nègresse peut-elle bien s'occuper des enfants blancs ? Voilà l'aveuglement auquel peut conduire la pensée raciste. Et comme le souligne Tahar Ben Jelloun (2018, p. 9) dans la préface auctoriale à la réédition de son essai *Le Racisme expliqué à ma fille* :

Le racisme est là où prospère l'homme.

Là où les sentiments se confrontent et se font la guerre.

Sentiment de supériorité.

Sentiment de puissance qui autorise l'homme à mépriser d'autres hommes qui ne lui ont pourtant rien fait.

Le sentiment d'être autorisé à porter des jugements sur des différences que l'homme traite comme autant de signes d'inégalité.

Sentiment de se sentir plein de pouvoir parce que plein d'or et d'argent.

Même Géraldine, qui insiste en vue de recruter Satou n'est guère délivrée des préjugés racistes, des stéréotypes affublés aux Noirs, car les stéréotypes ont généralement la vie dure. Mais ce qui la préoccupe, c'est comment bien tirer parti de la baby-sitter. L'aspect pragmatique de la situation prend le dessus et l'engage davantage. C'est pourquoi elle déclare :

Et puis ces gens-là sont travailleurs et plus obéissants, ça n'a rien avoir avec les chipies de chez nous.

Tu te rappelles celle de l'année dernière, elle nous a entraînés aux prud'hommes pour nous soutirer du fric ; au moins avec celle-là, nous serons tranquilles. Je vais l'embaucher. Ma copine Anita en a une comme ça, et elle obéit au doigt et à l'œil, elle fait tout dans la maison. (F. Diome, 2001, p. 65).

Un autre argument milite en faveur du choix de Géraldine : engager une Noire comme baby-sitter, pense-t-elle, offre à l'employeur l'avantage de ne pas s'embarrasser des questions de respects de droits humains ou d'étouffer toute velléité de révolte. Nous observons là une certaine gradation ascendante de la dévalorisation du « Nègre » dans la mentalité blanche puisque, du regard réprobateur, on en arrive aux propos dédaigneux et chosifiant. Hormis cette catégorie de « racistes moyens » comme Jean-Charles et Géraldine, on peut identifier dans *La Préférence nationale*, une classe de racistes assez radicaux. Pour ceux-ci, le Nègre ne pourrait réaliser aucun exploit dans la vie, son existence ne serait pas meilleure à celle d'un singe. Décortiquons à cet effet le dialogue suivant entre Satou et une caissière en quête d'un répétiteur :

- Mon vis-à-vis scruta le papier, puis me le rendit en disant :

- Je veux une personne de type européen ; et relevant son menton en pointe de truelle, elle ajouta : je ne veux pas qu'on me bousille l'éducation de mon enfant. (...).

- Au revoir madame, mais si vous aviez ce que j'ai dans la tête, vous ne seriez pas caissière au supermarché.

- Revenez, me cria-t-elle, vous n'avez pas payé votre consommation.

- Non, lui dis-je dans une grimace, à vous l'honneur madame, ce sont les frais de déplacement ; la bonne caissière que vous êtes n'ignore pas que tout se paye, mêmes les services des personnes de couleur, comme on dit chez vous. (...).

- Rentre dans ta forêt ! (F. Diome, 2001, p. 83).

L'attitude de la caissière confirme l'idée préconçue qu'elle a de "l'indigène" : un être dont les capacités intellectuelles sont amoindries, un sous-homme, un rejeton de la dernière race selon la classification pseudo-scientifique de la hiérarchisation des races, dont le relais le plus connu est celui de Joseph-Arthur Gobineau dans *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Décrivant l'indigène américain, Gobineau (1967, p. 295) affirme sans ambages :

En un mot, l'indigène américain, antipathique à ses semblables, ne s'en rapproche que dans la mesure de son utilité personnelle. Que juge-t-il rentrer dans cette sphère ? Des effets matériels seulement. Il n'a pas le sens du beau, ni des arts ; il est très borné dans la plupart de ses désirs, les limitant en général à l'essentiel des nécessités physiques. Manger est sa grande affaire, se vêtir après, et c'est peu de chose, même dans les régions froides. Ni les notions sociales de la pudeur, de la parure ou de la richesse, ne lui sont fortement accessibles.

On comprend bien la déduction de la narratrice quand elle stipule qu'« Après tout, ce ne sont que les sottises des grands qui abrutissent les plus petits » quand on sait que Joseph-Arthur Gobineau fut diplomate de son pays, donc un intellectuel de renom, une certaine voix autorisée. Malheureusement, les voix dites autorisées peuvent faire preuve d'une étroitesse d'esprit, car aveuglées elles aussi par les préjugés et stéréotypes qui nourrissent leurs spéculations empiriques. Cela rejaillit sur le menu peuple comme c'est le cas ici de ce modeste boulanger d'origine alsacienne, qui lance à Satou : « - Mais pourquoi vous n'allez donc pas travailler chez vous » (2001, p.79) après lui avoir refusé l'emploi. Cette image dévalorisante de la Négrresse apparaissait déjà dans la littérature coloniale, notamment à travers le portrait moral et physique du personnage de Fatou Gaye dans *Le Roman d'un spahi* de Pierre Loti.

Il résulte de notre analyse que le racisme est la question centrale liée à l'immigration telle que traitée dans *La Préférence nationale*. Nous pouvons affirmer qu'au-delà de la diégèse, Fatou Diome est profondément marquée par le phénomène raciste depuis son arrivée en France. Ainsi, son écriture prend une dimension autoréférentielle, comme le confirme le paratexte. Selon la quatrième de couverture de ce recueil de nouvelles, ainsi que les informations épitextuelles vérifiables, Fatou Diome est arrivée en France dans les bras d'un Alsacien qu'elle a croisé au Sénégal. Mais une fois en France, son époux va divorcer d'elle sous la pression de ses parents racistes. Aujourd'hui encore, Fatou Diome est célibataire et semble en vouloir toujours à son ex-belle famille. En guise d'illustration, découvrons ce récit de pensées, tiré de *La Préférence nationale* :

Tu devrais me demander pourquoi j'en arrive à convoiter ton sale boulot. En fait, deux années durant mon vagin a fait la révérence à une queue comme la tienne, un sexe français plastifié qui ne m'a laissé que ses morpions. Un spermatozoïde de lui, un seul qui se serait égaré dans mon utérus aurait donné à la CAF une raison de pourvoir à ma subsistance, ou plutôt, de nourrir le petit aux gènes français et je ramasserais les miettes pour survivre. Mais tel n'est pas le cas : mes sentiments m'ont exilée et la préférence nationale de ma belle-famille a eu raison de mes rêves de liberté. Au revoir monsieur. (F. Diome, 2001, p. 79).

On le voit bien, Fatou Diome dénonce dans ce passage l'ingratitude de son conjoint à qui elle faisait « révérence » totale, notamment sur le plan sexuel. Le souvenir de cette servitude volontaire l'angoisse. Elle exprime son regret d'avoir ouvert toute son intimité et de s'être laissée « user » et « abuser » par son partenaire blanc indigne dont elle n'a pu tirer aucune progéniture qui aurait été une consolation.

C'est dans le même sillage que Satou s'en prend à l'Alsacien qui la vexe en lui demandant de retourner au bercail pour chercher du travail, alors qu'elle sollicitait un poste de boulangère suite à une annonce. En fait, en France comme l'évoquait Tahar Ben Jelloun (2018), les racistes font croire que s'il y a une crise économique, c'est dû aux étrangers, qu'ils accusent de prendre le travail et le pain des Français. Le racisme apparaît donc comme le prétexte sous-jacent à l'écriture de *La Préférence nationale*. Il répond à l'intentionnalité manifeste de fustiger les clichés dont les Blancs affublent les Noirs.

Cependant, il importe de préciser que ce racisme vécu par Satou, « personnage le plus proche de l'auteure », Fatou Diome, est lié non seulement à la prévention que certains Occidentaux ont du Noir, mais surtout à son statut d'immigrée, perçu comme une menace identitaire. Satou, comme l'écrivait Philippe Hamon (1984. P. 47), « c'est le personnage que le lecteur soupçonne d'assumer et d'incarner les valeurs idéologiques « positives » d'une société à un moment donné de son histoire. (...) il renvoie à l'espace culturel de l'époque (...) et sert au lecteur de point de référence et de « discriminatoire » idéologique. » Car, en traitant de l'immigration, Fatou Diome tente de remuer dans la fange de la société française en dénonçant en filigrane les dérives sociales, et en envisageant la restauration d'une humanité plus humaine, tournée vers un idéal d'égalité et de justice sociale. Elle place ainsi son œuvre dans une perspective axiologique. En un mot, *La Préférence nationale*, comme le suggère le titre donne la précellence aux Franco-français. Malgré cette vérité, les peuples africains continuent à rêver d'émigration, comme tremplin pour entrer dans l'Eldorado

L'Africain face aux appels de l'émigration dans Le Ventre de l'Atlantique

La lecture du *Ventre de l'Atlantique* permet d'appréhender l'épineuse question de l'émigration/ immigration, surtout clandestine. En effet, une analyse minutieuse de la vision des principaux acteurs dans cette œuvre révèle que le projet de s'accomplir grâce à la traversée de l'Atlantique demeure le nœud du programme narratif de la plupart d'entre eux. Or, généralement, on reconnaît à la masse juvénile la propension à rêver de larges aventures. Mais, l'on observe une situation assez différente dans *Le Ventre de l'Atlantique*. L'appel de l'Occident est entendu par toutes les tranches d'âge et tous les sexes. Tous aspirent à s'ouvrir au monde, à s'évader de la misère commune qui sévit à Niodior. Ainsi, les jeunes garçons, avec comme chef de file Madické, sont convaincus que leur succès est inévitablement garanti une fois qu'ils auront foulé le sol du pays de leur rêve, la France. Alors, Madické répond à Salie qui y est déjà parvenue, mais tente de le dissuader :

Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi ? Viens donc prouver par toi-même que tes idées peuvent marcher. Cette terre où tu veux me garder, oui, cette terre, ça te dit encore quelque chose, à toi ? Mais non, Mademoiselle ne se sent plus chez elle ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie, toi ? (F. Diome, 2003, p. 223).

La réplique de Madické traduit son dégoût pour l'île. Il semble étouffé sur sa terre natale. Pour lui, Salie qui prétend qu'il est possible de tirer son épingle du jeu en Afrique devrait servir de modèle en revenant sur ses pas. Le jeune homme trouve même que Salie a « renié » sa terre ; qu'elle n'a aucune nostalgie du pays laissé derrière elle. L'obliger lui, à garder patience et y demeurer, c'est faire de lui un prisonnier sur cette terre infructueuse à tous égards selon son entendement. En prenant appui sur cette position de Madické, nous pouvons convenir avec Virginie Brinker qui pense, à travers son article intitulé « L'écriture comme cire chaude entre les cloisons des deux bords » que dans *Le Ventre de l'Atlantique*, l'exil est une entreprise motivée par des questions de survie ou de recherche du meilleur. Madické n'est pas le seul qui trouve que la Métropole française est l'unique et l'authentique porte de sortie de la misère. Tous les jeunes gens sur l'île rêvent de faire carrière dans les prestigieux clubs de football occidentaux. Ils sont convaincus qu'ils se feront une renommée tôt ou tard et ce n'est pas un vieil instituteur comme Ndétare qui pourra les dissuader. Aucun discours de mise en garde contre l'immigration clandestine ne semble émouvoir ces jeunes rêveurs. Garoualé, l'un de ces jeunes gens, invective vivement leur instituteur :

- Oui, mais bon, on a quand même besoin de gagner de l'argent. De quoi voulez-vous qu'on vive, sinon ? Au moins, en France, tu sais concrètement pourquoi tu joues, on te paie grassement pour ton talent. Il paraît que, là-bas, même ceux, qui ne travaillent pas, l'État leur paie un salaire. On veut aller en France, et même si on ne fait pas une grande carrière dans le football, on fera comme ce monsieur qui était à Paris, on pourra toujours trouver du travail et ramener une petite fortune. (F. Diome, p. 92-93).

De toute évidence, Garoualé, tout comme Madické, trouve que leur pays natal n'offre aucune chance de survie. Or, sous d'autres cieux, il serait possible de vivre décemment, même quand on ne travaille pas à plein temps. Bien qu'il utilise l'expression dubitative « il paraît que », le personnage semble éluder le caractère saugrenu de ses propres arguments en faveur de l'exil. Parlant au nom de tous ses coéquipiers, camarades et amis de l'île, Garoualé tire sa légitimité du groupe qui défend. Et l'emploi du pronom personnel neutre « on » renvoie contextuellement à « nous ». Cela traduit le fait que ces jeunes gens communient ensemble, caressent les mêmes rêves, nourrissent les mêmes projets de vie et sont irrémédiablement déterminés à changer leur misérable destin par la magie de la traversée clandestine.

De ce fait, la pratique du football n'est plus pour les jeunes insulaires un simple loisir, mais encore une activité salvatrice orientée vers la réalisation de soi. Comme le font observer Merdji Naima et Bennama Mekia (2023, p. 28) à propos du roman *Le Ventre de l'Atlantique* : « Le football dans l'imaginaire collectif du roman est synonyme d'émigration, de la France, de millionnaire, de belles épouses et de voitures puissantes, c'est surtout la désertion de la misère. ». En définitive, pour ces jeunes gens, le football est un outil de promotion sociale, un tremplin sûr et fiable vers le succès.

Au cœur de son voyage onirique, la jeunesse insulaire peut compter sur le manteau protecteur des mères elles aussi persuadées que l'émigration de leurs fils constitue un investissement sûr, la clé magique qui ouvre la porte du trésor. Elles soutiennent indéfectiblement leurs enfants, n'hésitant guère à vendre leurs bijoux les plus intimes pour assurer les frais de voyage, comme en témoigne cette description de Salie : « les mères, prêtes à tout afin d'améliorer l'avenir de leurs fils, se laissaient dépouiller : Adieu parures et boubous de fête ! J'en aurai d'autres, quand mon fils s'en reviendra d'Europe, enrichi ! » (F. Diome, 2003, p. 115).

Par ailleurs, la dynamique qui prévaut sur l'île n'épargne pas non plus les hommes. Les pères espèrent fermement que leurs fils feront leur bonheur une fois qu'ils s'installeront en Occident. Dans une lettre qu'il envoie à son fils unique, le père de Moussa affirme :

Voilà plus d'un an que tu es parti en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avions fixés à ton départ n'est, à ce jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays. (F. Diome, 2003, p. 103-104).

Derrière le ton paternaliste se cache une inquiétude quant à la dévotion du fils envers le père. En effet, la société africaine admet que le fils a l'impérieux devoir de porter secours à ses vieux parents. Et il est quasiment impossible de prendre la relève du père, de subvenir aux besoins de toute la famille, généralement nombreuse lorsqu'on manque de ressources. C'est aussi l'une des raisons qui attisent le désir d'aventure. Réussir en France est l'alternative qui s'impose au fils. Pour ce vieil homme, il est inconcevable que son enfant qui vit en France quelque temps ne soit pas en mesure d'envoyer un peu d'argent à sa famille et oublie les promesses faites avant son départ. En France, tout semble aller de soi contrairement à la dureté de la vie sur l'île comme l'insinue le père de Moussa : « La vie est dure ici ». La réaction du père de Moussa n'est que l'illustration parfaite de la mentalité des insulaires qui fondent leur espoir sur leurs enfants émigrés. La France, vue comme « une terre promise » par ces jeunes, est la seule issue sûre et fiable qui puisse déboucher sur la vue du bout du tunnel et retrouver le sourire. Et c'est à juste titre que Salie s'indigne amèrement qu'« Après tout, des hommes pauvres, prêts à fouiller le ventre de l'océan Atlantique pour trouver leur pitance, il y en aurait jusqu'à la fin des temps ». (F. Diome, 2003, p. 121). D'ailleurs, un vieux pêcheur de l'île s'en prend violemment à l'instituteur Ndétare qui déconseille l'émigration aux jeunes. Convaincu que ces jeunes se perdent au pays, il les invite au voyage promoteur d'une vie meilleure.

L'exil, comme nous l'avons démontré, demeure le centre de l'intrigue du *Ventre de l'Atlantique*. Il est perçu par les personnages comme le seul canal qui conduise de la misère à la richesse. Le désir effréné de l'exil devient une sorte d'exutoire pour ces êtres insulaires. Il reste ancré dans leur imaginaire collectif, dès l'enfance. Se sentant comme étrangers, cernés sur leur propre sol, partir devient un impératif capital pour les personnages insulaires.

Consubstantiellement, la problématique de l'émigration forme un complexe thématique avec la pauvreté, la misère, le rêve, le sacrifice de soi et la désillusion. Il est aisé de constater que le traitement de ce complexe thématique transparaît autant dans *La Préférence nationale* que dans *Le Ventre de l'Atlantique* à travers les programmes narratifs des personnages Satou et Salie. Nous verrons que, dans *Celle qui attend*, le rêve de l'ailleurs reste une hantise, malgré les témoignages de désillusion de ceux qui sont partis.

L'immigration comme panacée du succès dans *Celles qui attendent*

Au cœur du roman *Celles qui attendent*, le lecteur redécouvre une société sère tout obsédée par l'immigration. L'exil se présente dans cette œuvre comme la seule voie fiable qui mène à la consécration sociale de l'Africain. En effet, pour les habitants de l'île de Niodior, cadre du récit, immigrer en Europe reste indiscutablement la garantie d'une vie accomplie dans toute sa plénitude car, ceux qui ont traversé l'océan, pensent-ils, font généralement fortune en viennent en aide aux siens restés au pays. Ainsi, lorsque l'un des immigrés en vacances sur l'île, celui-là même qui avait offert l'hospitalité à Issa et Lamine en Espagne, rend une visite de courtoisie à la famille de Bougna et Coumba, son accueil devient l'occasion d'une véritable célébration :

On l'accueillit comme on aurait aimé accueillir le fils absent. Dans la cour où tout le monde le salua bruyamment, on lui installa la meilleure chaise sur le perron. Coumba commença une longue séance de thé, durant laquelle chaque service fut suivi d'une distribution de gâteaux. (F. Diome, 2010, p. 160).

La réception réservée à l'émigré est révélatrice du prestige individuel et social voué à son statut. Il est révééré comme un prince au-dessus de la mêlée de pauvres gens qui arpentent les rues du village. Du fait qu'il revienne d'Europe, l'immigré acquiert un statut supérieur. D'où les excès de civilités à son égard. Son statut intrinsèque d'opulent et de « civilisé », est parfois renforcé par son style vestimentaire qui suscite admiration et respect. On lui réserve la « meilleure chaise » au sein du cercle familial, car rentrant d'Europe l'immigré ne saurait être « n'importe qui » aux yeux de cette pauvre famille qui lui est obligée.

La même atmosphère de fête et d'admiration béate sera observée, quand Issa rentrera au bercail. Parti initialement pour l'Espagne, en laissant derrière lui son épouse enceinte, Issa revient finalement de la France après des péripéties malencontreuses en Italie et en Suisse. Il est accompagné de sa nouvelle femme blanche et de leurs trois enfants. L'aventure d'Issa, riche en rebondissements, semble relever d'un exploit qui lui vaut considération et admiration particulières. C'est ainsi que, dans l'ivresse générale, le Niodiorois lambda s'empresse de le titiller sur ses déboires et succès au cours des pérégrinations : « Et là-bas, c'était comment, là-bas ? Tu as visité tous ces pays ? Mon wiyeu ! C'est incroyable ! » (sic) (F. Diome, 2010, p. 197).

Il faut observer que l'immigré Issa suscite également l'envie. On l'envie d'avoir conquis le monde, d'être devenu un « civilisé ». N'avait-il pas humé tour à tour l'air des grands pays comme l'Espagne, la Suisse, l'Italie et la France ? N'avait-il pas réussi à épouser une femme blanche, véritable trophée aux yeux des habitants de Niodior ? Au demeurant, seul Issa, désormais chargé d'expériences multiraciales et transculturelles, pouvait se rendre compte que les jugements sommaires des villageois sur son prétendu nouveau statut d'« évolué » reposaient sur des leurres. Malheureusement, le doute était annihilé par la profusion de cadeaux que l'immigré rapportait. L'Europe ne saurait être perçue autrement que comme un paradis, car :

Coumba et son fils reçurent plein de cadeaux, bien sûr, pas de quoi remplir une pirogue comme en rêvait le fiston, mais des cadeaux à la hauteur de la culpabilité paternelle. On aménagea une jolie chambre pour l'intruse et ses petits, loin des poules. Issa donna beaucoup d'argent à chacun de ses parents et plus encore pour la dépense quotidienne. Coumba retroussa ses manches. « Pour garder un homme, il faut le tenir doublement par le ventre », lui avait soufflé une grand-mère le soir de ses noces ; elle ne l'avait pas oublié. Le sexe et la nourriture, c'est avec ça qu'elle comptait retenir son émigré de retour, qui ne songeait plus à fêter comme promis leurs noces reportées. Le mariage religieux suffisait, avait-il déclaré, l'argent servirait à autre chose. (F. Diome, 2010, p. 198).

Cet extrait achève de conforter le mythe de l'eldorado auquel villageois s'agrippent. Les présents reçus allaient combler les attentes de « celles qui attendent ». Issa remplissait alors une mission messianique qui repousse les portes lugubres de l'enfer et donne accès au paradis. C'est pourquoi Coumba reste convaincue que son futur conjugal tiendra à coup sûr si elle arrive à faire briller, à la fois, le génie de l'art culinaire et du kamasoutra qui sommeille en elle. Qu'en est-il alors de Lamine, le binôme d'Issa, son ancien compagnon de misère ?

Parmi tous les personnages de Celles qui attendent qui symbolisent le mirage occidental de la réussite, Lamine est le plus représentatif. Sa quête débouche sur un succès patent, faisant de lui le centre du bonheur pour les siens. Cela se vérifie très vite. Dès son retour, Lamine a beaucoup impacté le quotidien de sa propre famille, de sa belle-famille, sans oublier ses amis et même les ennemis tapis dans l'ombre. Sa première action a été de rénover la maison de ses parents en y ajoutant le confort nécessaire à une vie décente. Ensuite, il a construit un appartement moderne pour ses propres besoins, ceux de son épouse Daba et de leur fille pourtant issue de l'infidélité de la femme pendant la lancinante attente. Cela témoigne d'un amour inconditionnel, et reste un point d'honneur pour Lamine qui fait figure de bouclier pour toute la maisonnée. Lisons, en guise, d'illustration le récit qu'en fait le narrateur :

Quelques temps après la fin de la période de veuvage de sa mère, Lamine se lança dans des travaux et prouva aux villageois qu'il n'était pas rentré d'Europe les poches vides. Il rénova et meubla le bâtiment familial, où ne demeuraient plus qu'Arame et ses petits-enfants, installés beaucoup plus confortablement. Pour lui, Daba et leur fille, Lamine avait construit un bel appartement en face du logement de sa mère. Depuis son perron, il gardait toujours un œil paternel sur ses neveux quand ils jouaient dans la cour centrale. (F. Diome, 2010, p. 232- 233).

Respectant les règles de solidarité communautaire, Lamine partage sa richesse acquise en Espagne avec tous les membres de la famille élargie en lançant un projet viable sur place qui puisse être prometteur en ce sens. Et c'est après ces premières œuvres que Lamine prépare son mariage avec tout le faste digne d'un nouveau riche, mais surtout dans le respect de la tradition. Ainsi, les tantes et les cousines du fiancé Lamine organisent les cérémonies du mariage de leur neveu sans ménager aucun acte de générosité à l'endroit des griots, griottes et de toute l'assistance. La narration en rend compte avec minutie :

Finalement, le jour venu, il se laissa porter par l'ivresse de l'événement. Mais d'avoir été longtemps loin du village et de ses coutumes avait aiguisé son regard. Avec une certaine distance, il observait, analysait. Des détails qu'il n'aurait pas remarqués auparavant lui sautaient aux yeux. Les dames, tantes, cousines auxquelles revenait l'intendance de la fête prenaient leur rôle très à cœur. (...). Pour épater les convives, leur montrer que le marié, leur cousin ou neveu, rentrait d'Europe et ne manquait de rien,

elles dépensaient sans compter. Les griottes s'époumonaient, enchaînaient les louanges et chaque fois qu'elles vantaient la lignée des conjoints, on les couvrait de billets de banque et de rouleaux de tissu. (F. Diome, 2010 p. 236).

De toute évidence, les dépenses faramineuses des tantes et cousines de Lamine, témoignent d'une obsession, celle prouver à la communauté que leur famille tutoie désormais l'aisance grâce à leur désormais « riche neveu ». De même, les sœurs de Lamine, intendantes légitimes et incontestables de la cérémonie du mariage, se saisissent de l'événement pour rassurer Daba. Leurs manifestations de débauche visent à convaincre de la sécurité financière qui augure une vie paisible et décente au sein de couple. Le faste qui entoura la réception de noce chez Arame vient corroborer notre analyse : « Chez Arame, les cuisinières, escortées par Bougna, servirent à la famille réunie des plats gargantuesques et des cruches de jus. » (F. Diome, 2010, p. 240).

Globalement, la description synoptique de l' "être" et du "faire" des personnages immigrés, notamment Issa et Lamine laisse apercevoir que l'Ailleurs tant convoité demeure effectivement l'alternative idoine pour les peuples insulaires de sortir de la précarité. Partir en vue d'acquérir une indépendance financière et sociale devient, dans l'imaginaire idéologique sérére, un impératif catégorique. Peu importe le prix à payer, car désormais la simple évocation du mot « Europe » agit comme un talisman puissant, une formule alchimique qui décèle le trésor.

Inassouvies, nos vies ou la solitude comme tribut de l'immigration

Le roman *Inassouvies, nos vies* met en scène une immigrée, Betty, qui du haut de son étage se donne pour mission d'inspecter l'immeuble d'en face pour découvrir la vie qui s'y cache. À l'analyse, la tâche que se donne Betty est un prétexte pour s'occuper et échapper, un tant soit peu, à la morosité à laquelle la solitude l'a confinée. Le récit commence ainsi :

Midi, au balcon du premier étage de l'immeuble d'en face, une vieille dame coupait déjà son fromage, une serviette blanche accrochée à l'encolure de sa robe fleurie. Parce qu'elle parlait beaucoup et souriait sans cesse à son vieux chat roux tigré, Betty la Loupe n'eut pas à se torturer les méninges pour la surnommer la Mère Félicité. Décidément, la dame était trop joyeuse. Le verre sur sa table était trop sombre pour ne contenir que de l'eau. Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait. À chaque mouvement de sa bestiole, elle faisait correspondre une phrase guillerette et une intonation particulière (...). Betty se remémora quelques scènes du début de son aménagement dans le quartier. Au nombre de peut-être qui essaïmaient dans son esprit, la Loupe se rendit compte qu'elle ne se contenterait nullement des maigres expédients qu'offre la vue. Le peu d'informations dont elle disposait, à propos de ceux qu'elle observait, alimentait ses interrogations.

Dans sa tête, des lianes folles poussaient, dopées par l'engrais de son imagination. La curiosité est un maître de ballet qui préfère l'alacrité d'une franche bourrée aux langueurs délicates d'une sarabande. Betty la Loupe voulait éviter les temps morts. (F. Diome, 2008, p. 15).

Cet incipit d'un récit à la troisième personne, met en scène Betty, une solitaire endurcie, qui pour vaincre l'ennui, se complait à fouiner dans la vie d'une vieille dame qui se livre passionnément à ses activités quotidiennes. La solitude paraît si lourde à supporter pour ce personnage principal dont le comportement livre au lecteur un pan de la réalité du vécu quotidien de l'exilé noir en Europe : un être abandonné et sevré de la chaleur fraternelle d'Afrique qui se sent si seul et découvre à ses dépens la fange de la société européenne marquée par l'indifférence et l'égoïsme. Tout comme l'auteure, le personnage fouineur est originaire d'Afrique, d'une île non loin de l'Océan Atlantique : « Betty venait de l'autre bout de la planète et, depuis son arrivée en France, elle ne manquait jamais les infos : si un astéroïde géant s'abattait sur mon île natale, l'enfonçant dans l'Atlantique, c'est ainsi que je l'apprendrais, se disait-elle » (F. Diome, 2008, p. 32).

La référence à l'île natale renvoie à l'île de Niodior qui est explicitement omniprésente dans *Celles qui attendent* et *Le Ventre de l'Atlantique*, puis de façon implicite dans *La Préférence nationale*. Ces occurrences confirment l'hypothèse que les quatre romans de Fatou Diome ont en commun le même espace d'écriture et le même cahier des charges, voire dans une certaine mesure le même narrateur ou énonciateur. Le lien architextuel est évident. Qu'elle s'appelle Salie dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Satou dans *La Préférence nationale*, Betty dans *Inassouvies, nos vies* ou qu'elle soit extradiégétique hétérodiégétique et non identifiée dans *Celles qui attendent*, il semble que ce soit la même figure féminine qui retrace ses pérégrinations depuis la tendre enfance jusqu'à l'âge adulte.

Inassouvies, nos vies est un roman qui découvre au lecteur le personnage de Betty dans sa posture d'immigrée tentant de s'adapter à son nouvel environnement français, plus précisément à Strasbourg. Betty se rend à l'évidence qu'elle n'est pas la seule victime de la solitude, véritable lot commun du monde où elle s'intègre. Sa solitude s'explique au prime abord par sa transplantation dans le nouvel espace géographique. Comme tout étranger, elle foule le sol français toute lestée du poids des bagages culturels africains. Elle doit ainsi faire l'effort de s'accommoder, de s'intégrer. Cela requiert sans doute de nouveaux liens, de nouveaux réseaux, comme en témoigne son amitié « forcée » avec la vieille dame qui vivait seule avec sa chatte Tigra, ainsi que le vieux Salamano chérissait son chien dans *L'Étranger* d'Albert Camus. Bien qu'étant elle-même célibataire, Salie est la seule femme qui détienne les secrets intimes et les histoires des couples avoisinants. Ce travail de voyeurisme qu'elle se plaît à faire traduit en vérité sa soif inextinguible de se sentir entourée et d'appartenir à un ménage plus ou moins chaleureux.

En dehors de Betty, d'autres personnages, chacun à sa manière, expérimentent les tourments de la solitude. Par exemple, la dame du troisième étage, sait cacher son chagrin d'amour. Au quatrième étage, une autre dame, professeuse de français, une romanesque impénitente, languit, recherchant désespérément l'amour de sa vie, telle Emma Bovary rêvant d'un homme raffiné, tout nickel qui réponde à son idéal. Le divorcé du cinquième étage échoue à incliner son cœur à cause de sa négligence langagière, un manquement qui heurte l'objet de la quête amoureuse comme la narratrice le signale :

À vrai dire, il la draguait comme un camion. Or la prof de lettres intello-éclo-bio entretenait un petit côté vieille France et nourrissait une admiration sans borne pour les romantiques, qui jugeaient l'éclat d'une rose suffisante pour dire la violence d'une passion. (F. Diome, 2008, p.78).

La professeure de lettres, nous semble-t-il, est victime de sa propre conception de la praxis amoureuse. L'« admiration sans bornes pour les romantiques » et l'inclination outrée pour les « tableaux d'idylles parfaites » que brossent les chefs d'œuvres romantiques, alimentent sa solitude peuplée.

Conclusion:-

Au terme de cette étude, nous pouvons affirmer que la plume de Fatou Diome se trouve constamment trempée dans les dédales de l'émigration/immigration que l'on peut considérer comme étant un fléau social de la modernité. Ainsi, tout au long de cette analyse, nous avons démontré comment ce thème transcende l'imaginaire créatif de l'écrivaine et devient le fil d'Ariane qui permet d'entrer dans l'univers romanesque proposé par l'écriture. Au total, les quatre œuvres à savoir *La Préférence nationale*, *Le Ventre de l'Atlantique*, *Celles qui attendent* et *Inassouvies, nos vies* que nous avons étudiées ont un dénominateur commun : dire la difficulté d'être soi, car « l'immigré lui-même est tiraillé entre deux rives », son destin « l'inscrit toujours dans un double désir ; ceux qu'il a laissés souhaitent le revoir ; ceux qu'il rencontre tentent de le garder ». Nous avons découvert que les méandres de l'immigration sont le terreau des clichés sociaux qui peuvent éclore et devenir observables à travers les comportements des personnages. Dans cette perspective, notre analyse révèle que l'écriture de Fatou Diome est à lire comme une boutade contre les clichés et stéréotypes racistes des Blancs sur les Noirs immigrés qui peinent à s'intégrer pleinement dans leur société d'accueil marquée par la solitude et l'individualisme. Bien plus, l'étude a examiné comment l'auteure dénonce la société africaine qui idéalise à outrance l'émigration vers l'Europe comme une panacée. Pour finir, il faut retenir que la question migratoire engage à une prise de conscience sereine, transculturelle, voire universelle afin d'endiguer les maux qui en découlent.

Références Bibliographiques:-

1. DIOME Fatou (2001) : *La Préférence nationale*, Paris, Présence Africaine.
2. DIOME Fatou (2003) : *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière.
3. DIOME Fatou (2008) : *Inassouvies, nos vies*, Paris, Flammarion.
4. DIOME Fatou (2010) : *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.
5. GOBINEAU Arthur-Joseph (1967) : *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Éditions Pierre Belfond.
6. HAMON Philippe (1984) : *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
7. JELLOUN Tahar Ben (2018) : *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Seuil.
8. JOUVE Vincent (2001) : *Poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France.
9. MERDJI Naima, BENNAMA Mekia 2023, « La voie de la liberté dans la mythification du football chez Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique* », in Ridilca, p. 20-33, Université Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem, Algérie.